

DENIS VOIGNIER

**LE TALISMAN DE
LANGSTEIN**

extrait

dv-éditions
couverture de Christophe Carmona

9782914644594

1

François avait pu s'échapper pour l'après-midi. La fenaison tirait à sa fin, le mois de juin ayant généreusement fait alterner pluie et soleil. Ainsi, les tracteurs avaient-ils pu « tourner » en continu, coupant une herbe grasse et nourrissante. La botteleuse avait achevé le travail et les greniers étaient de nouveau gonflés des réserves pour le prochain hiver. Côté études, l'année tirait à sa fin, les quelques jours restant ne modifiant pas grand-chose à ce qui était déjà établi : un passage dans la classe supérieure sans problème.

Maintenant que son père lui permettait d'utiliser la vieille mobylette grise qu'il avait retapée pendant des heures dans l'atelier, il n'avait pas hésité à proposer son aide aux bénévoles de la Clef de Voûte qui restauraient le château de Blâmont. En amoureux des vieilles pierres, il se sentait presque comme un devoir, une obligation, d'apporter sa contribution à la remise en état de ce château, formidable témoin des événements passés dans la

région.

Aujourd'hui — c'était sa deuxième venue sur le site — il avait rendez-vous avec Vincent, un grand gaillard aux cheveux tombants sur les épaules, plutôt spécialisé dans les matériaux utilisés pour l'édification des murailles médiévales. Un coup d'œil perçant et rapide, une main qui caresse la pierre et semble l'ausculter et Vincent pouvait presque dater l'ouvrage avec une marge d'erreur minimale.

François adossa sa mobylette contre l'enceinte extérieure, admirant, comme à chaque fois, la grandeur et la majesté de ces lieux. Il avait déjà visité de nombreux châteaux, traîné ses guêtres dans des ruines dissimulées dans les profondes forêts alentour. À chaque fois, il se sentait fragile, impressionné, respectueux et admiratif devant ces ouvrages, messages et témoins d'un temps passé qu'il se plaisait à imaginer.

— Hep, François, je suis là !

Vincent se tenait un peu plus haut, au sommet de l'escalier qui ouvre l'accès sur le chantier. Il mêlait

le geste à la parole, invitant le jeune garçon à le rejoindre.

— J'arrive ! J'arrive !

Il grimpa l'escalier quatre à quatre, rejoignant celui qui était à la fois son guide et son maître du moment. D'autres bénévoles de l'association étaient au travail sur la tour sud-ouest, relativement en bon état de conservation et intéressante à étudier car construite en plusieurs temps et présentant de nombreuses transformations.

— Quel est le programme pour aujourd'hui ? demanda François.

— La cave. Il faut continuer à avancer. Malheureusement, ils ont besoin de moi sur la tour sud et je vais devoir te laisser te débrouiller seul. Ça ne t'ennuie pas ?

— Pas du tout, ne t'inquiète pas pour moi, maintenant j'ai compris le truc, répondit François, trop heureux de pouvoir voler de ses propres ailes, comme un pro.

— Évidemment, si tu as des difficultés ou si tu fais une super découverte, tu m'appelles.

— Bien sûr !

— Les vêtements sont à l'entrée et je t'ai trouvé un vrai casque, ce sera quand même mieux que ton intégral et surtout plus adapté !

— Alors à plus tard. J'ai hâte de découvrir ce que cette cave nous cache.

— Amuse-toi bien, lui lança Vincent, tournant les talons pour rejoindre le groupe qui l'attendait au pied de la tour.

François traversa donc l'esplanade centrale qui serait bientôt le lieu des prochaines joutes présentées lors de la fête annuelle. Ici se dérouleraient bientôt des combats de soldats à pied ou à cheval, des danses, des tours de jonglages et des démonstrations de cracheurs de feu. Il se dirigea vers la « cave », cette entrée demi-circulaire, légèrement en contrebas — d'où son nom de cave — située dans la courtine reliant le donjon à la tour nord. Sur la dernière marche, Vincent avait déposé une veste de cuir épais qui protégeait de façon efficace des éventuelles éraflures contre les murs râpeux et un casque de

chantier comme on en voit sur les pubs de ManPower. Une paire de gants solides complétait cet équipement de base.

Les travaux de déblaiement avaient mis à jour une première pièce principale aux murs rugueux et constitués de belles pierres blanchâtres. On pouvait y tenir debout, mais la voûte n'était cependant guère élevée, deux mètres tout au plus. Sur la gauche, une seconde pièce, en partie déblayée mais qui ne semblait déboucher sur rien de particulier. À part les gravats, les morceaux de bois usés par le temps, aucun objet particulier n'en avait été extrait, à la grande déception des jeunes chercheurs. Par contre, la partie droite pourrait sans doute réserver des surprises, car on apercevait, au-delà d'un tas de gravats à demi-déblayés, une autre ouverture affleurant une voûte de pierres rosâtres. C'est d'ailleurs de ce côté que devait se porter l'attention de François. Avancer dans le dégagement de cette ouverture. Donnait-elle dans une nouvelle pièce encore non explorée ? Y découvrirait-on des objets ? Des armes ? Peut-être des ossements ?

Il pénétra donc dans la pièce de droite, alluma une lampe torche fixée à la muraille. Soudainement, son ombre, projetée contre la paroi opposée, parut disproportionnée et il sourit en regardant ses bras immenses et ses grandes jambes tout à coup longilignes qui lui donnaient l'air d'un échassier. Il dégagea de nombreuses pierres, les tirant à l'aide de ses doigts recourbés et les chassant sur les côtés. Plus tard, avec l'aide de ses amis, il faudrait évacuer toute cette pierraille vers l'extérieur.

L'accès maintenant en partie dégagé, il saisit une autre lampe, plus petite celle-ci et dirigea le faisceau dans l'ouverture. Il ne pouvait y voir que sur cinq ou six mètres, mais il lui sembla qu'une autre salle, plus profonde, se présentait. Une aubaine. Il allait peut-être enfin pouvoir progresser de façon significative et découvrir de nouvelles choses. Aussi, n'hésita-t-il pas l'ombre d'une seconde. Il se glissa dans l'ouverture, rampant sur le sommet du tas de pierres et se retournant pour passer ses jambes vers l'avant, puis se laissa choir.

Ses pieds touchèrent le sol et il se réceptionna sans mal.

« Ils vont en faire une tête quand je vais leur annoncer la nouvelle », songea-t-il.

Cette nouvelle pièce était sensiblement plus longue que les précédentes. Plus longue surtout car le faisceau de sa lampe de poche ne parvenait pas à en éclairer le fond. Selon ses estimations, il devait maintenant se trouver non loin de la base du donjon. Il remarqua que le sol était en légère pente descendante.

« Allons-voir », se dit-il.

Il avança donc résolument vers le fond de la pièce, éclairant de droite et de gauche les murs qui avaient ici une couleur plus brunâtre. De l'eau suintait et l'humidité se faisait beaucoup plus présente. Il avança ainsi sur une bonne dizaine de mètres, le sol se faisant plus pentu encore.

« Je dois être carrément sous le donjon, maintenant, c'est extraordinaire ! Jusqu'où cela va-t-il me conduire ? »

Il se retourna un instant. L'ouverture, derrière

lui, semblait maintenant minuscule et seule une lueur attestait qu'un passage vers l'extérieur existait bel et bien. Devant lui, toujours la pénombre et toujours pas de fond. Il hésita un instant. S'arrêter ? Retourner ? Appeler ses compagnons et revenir à plusieurs avant de pousser l'exploration plus en avant ? Bah ! Ils avaient déjà fort à faire avec la tour sud-ouest. Il reprit donc son avance et la lueur derrière lui disparut totalement. Les parois des côtés se rapprochaient et la pièce se transforma en une espèce de boyau qui s'enfonçait sous la terre, comme une galerie ou un souterrain. Le sol devenait plus irrégulier et si quelques pierres plates apparaissaient encore ici ou là, une terre molle et irrégulière remplaçait le dallage.

Un bruit se fit soudain entendre derrière lui. Ou plutôt un frottement, comme un tissu qui frôle la paroi, de manière discrète pour ne pas se faire repérer. Il se retourna rapidement. Là, à quelques mètres de lui, une forme humaine sembla-t-il, mais enveloppée d'un ample tissu, s'avavançait vers lui.

— Vincent ? C'est toi ?

La forme ne lui répondit pas mais poursuivit son avance. François remarqua qu'une curieuse lueur diffuse de couleur vert pâle émanait de la silhouette en question. Très curieux.

— Vincent ? Tu veux me faire une blague ? Mais ça ne marche pas, je t'ai reconnu.

En guise de réponse, la forme, qui n'était plus qu'à deux mètres du jeune garçon, tendit un bras dans sa direction. Un bras qui se terminait par un objet de forme courbe et qui brilla dans le faisceau de la lampe. François reconnut immédiatement une lame de faucille, mais en plus long. Le bras décrivit un arc de cercle et la lame, car il s'agissait bien d'une lame, lui frôla de peu le visage. Déjà, le mouvement revenait, dans l'autre sens, cette fois. François se recula vivement pour éviter ce nouvel assaut, car, maintenant, il n'en doutait plus, cette forme armée d'une faucille tentait de le tuer. Il fit volte-face, prenant ses jambes à son cou dans ce boyau qu'il ne connaissait pas. Il parcourut une vingtaine de mètres sur un sol de plus en plus irrégulier et instable, lorsque ses jambes se

dérobèrent sous lui. Il chuta pendant quelques instants, se protégeant du mieux qu'il put à l'aide de ses avant-bras. Sa tête heurta quelque chose de dur et il sombra dans l'inconscience.

2

C'est un bruit tout proche et répétitif qui sortit François de son « sommeil ». Sa première constatation fut qu'il n'avait plus sa lampe de poche. La seconde, qu'il pouvait remuer ses doigts de pieds, ses jambes, ses mains, ses bras et qu'il ne ressentait pas de douleur particulière au dos. Une douleur lancinante par contre, lui vrillait le crâne. Il avait dû heurter une paroi au moment de sa chute. Son épaule lui semblait comme chaude et humide et il comprit qu'il avait dû se blesser à cet endroit et qu'il saignait probablement. Les bruits furtifs ténus se rapprochaient. Des rats ! Sans doute attirés par le sang qui s'écoulait de sa plaie. Il se redressa à demi, saisissant à tâtons une pierre toute proche, la projetant dans la direction d'où provenaient les bruits. Une cavalcade s'ensuivit et le silence se fit.

Peu à peu, il s'habitua à l'obscurité ambiante. Il était sur un sol rocheux, une sorte de dalle lisse et humide sur laquelle traînait des pierres de toutes tailles. Les parois toutes proches — il n'y voyait

pas très loin — étaient lisses également, comme taillées dans le roc. Il leva la tête mais ne put apercevoir un quelconque plafond, ce trou sombre était *a priori* l'endroit d'où il avait chuté. Une certitude s'imposait. Un plafond inaccessible, des parois lisses, ce n'est pas par là qu'il pourrait ressortir. Et d'ailleurs ? Pour se retrouver nez à nez avec la silhouette à la faucille ? Finalement, cette chute l'avait probablement sauvé d'une mort certaine. Mais, en y réfléchissant bien, il se dit que l'avenir proche n'était guère joyeux. Il ne ferait pas de très vieux os dans cet endroit froid et humide, sans nourriture ni boisson. Il tâta son épaule endolorie. La veste de cuir, pourtant épaisse et solide ainsi que le léger sweat-shirt qu'il portait en dessous étaient comme coupés au cutter. Il avait sans doute heurté une pierre anguleuse et il se félicita d'avoir mis le casque de protection avant de commencer son travail. La plaie ne saignait plus et ne paraissait pas très grande. Rien d'inquiétant donc de ce côté. Il lui fallait tout simplement trouver une issue.

Il se leva prudemment, et fit quelques pas, les bras tendus. Il y voyait tout au plus à un mètre et remarqua qu'il était dans une sorte de boyau assez étroit, semblable à celui qu'il avait découvert précédemment. Se pouvait-il que le sous-sol de ce château soit percé de galeries et de souterrains ? Ce serait une merveilleuse découverte qu'il aimerait annoncer à ses camarades, mais vu la tournure que prenaient les événements, il se passerait un bon moment avant qu'on ne le retrouve et alors... Il préféra ne pas y penser. Ce boyau devait bien mener quelque part et s'il ne pouvait pas repartir par le plafond, il ne lui restait plus qu'à s'engager dans cette galerie.

Il prit soin de saisir deux pierres de bonnes tailles et de formes adéquates pour la préhension. S'il devait faire une nouvelle mauvaise rencontre, il aurait de quoi se défendre. Il se décida donc à emprunter le boyau, conscient qu'il allait vers l'inconnu le plus total, celui-ci pouvant lui apporter autant de mauvaises surprises que de bonnes. Le sol était humide et glissant, il devait bien assurer

ses pieds à chacun de ses pas. Il maintenait ses bras tendus, légèrement orientés sur les côtés afin de suivre la direction donnée par les parois. Le boyau, en pente descendante assez prononcée, s'orienta vers la droite. Il marcha ainsi un bon quart d'heure, faisant des pauses régulières afin de tendre l'oreille. Rien. Pas de bruit suspect. Même les petits mammifères avaient abandonné la partie.

« Mais oui, se dit-il. Les rats, ils viennent bien de quelque part. Je ne devrais pas tarder à être renseigné ».

Il pensa avoir parcouru entre cinq cents mètres et un kilomètre. C'était difficile à apprécier, car il n'avait pas de réel repère pour estimer la vitesse de son avancée. La présence des rats lui avait redonné espoir. Ce boyau déboucherait forcément à l'air libre, le tout étant de savoir si l'accès serait suffisamment large pour lui permettre le passage.

Devant lui, à quelques mètres, la vision qu'il avait de la galerie se modifia. Les parois étaient devenues floues, les images dansaient, de façon régulière, se balançant de droite et de gauche. Le

coup sur la tête lui avait-il altéré la vision ? Un bruit régulier se faisait maintenant entendre, comme le clapotis de l'eau qui vient régulièrement frapper une paroi.

« De l'eau ! se dit François. La rivière ! »

Ce pouvait être une bonne nouvelle. Elle annonçait la fin de la galerie mais François n'avait aucune idée de la masse d'eau qui pouvait le séparer de l'air libre. Alors, il se décida. Il fallait bien tenter quelque chose.

Il s'approcha encore. L'eau était là, froide et noire, affleurant les parois à mi-hauteur. Mais nul doute que plus en avant, le boyau était totalement inondé. Alors il se lança, l'eau lui montant rapidement à mi-jambe, puis à la taille et au ras du cou. Il prit une profonde inspiration et tressaillit car l'eau était glaciale. Il s'inclina et, plongeant dans l'eau, se mit à nager, d'une brasse lente et appliquée qui économisait l'énergie et donc l'oxygène qu'il avait emprisonné dans ses poumons. Dix, vingt brasses. Régulièrement, il cherchait la paroi à droite et à gauche, ainsi qu'au-dessus. Il se donna

encore une dizaine de brasses avant de faire demi-tour si aucune « sortie » ne se présentait. Soudainement, sa main droite rencontra le vide. Plus de mur lisse, plus de pierre. De l'eau, rien que de l'eau. Il s'engouffra rapidement dans l'ouverture, vérifiant rapidement qu'au-dessus de lui la paroi avait également disparu. C'était bien le cas. Alors il redoubla d'efforts, tirant vers le haut avec des mouvements amples et puissants. Il avançait ainsi à bonne allure lorsque ses mains rencontrèrent un obstacle de métal ajouré.

« Mince ! Une grille, c'est bien ma veine ! », pesta-t-il. »

Qu'à cela ne tienne. Il empoigna la grille fermement et se mit à la secouer de bas en haut. Il y avait un certain jeu, dû à l'usure et à la corrosion. Il poussa encore et dans un effort démesuré, il sentit la grille céder. Elle fut éjectée plus haut. François se glissa dans l'espace libre. Ses poumons commençaient à lui faire mal. Le réflexe d'inspiration se faisait sentir et il ne pourrait plus tenir longtemps. Une dernière brasse le propulsa

plus haut encore et il se retrouva le visage à l'air libre. Il inspira une grande goulée d'air qui emplit ses poumons endoloris. Il faisait presque nuit noire. Près de lui, une berge herbue sur laquelle il se hissa. Il s'étendit sur le dos, haletant, fatigué, libre. Là-haut, entre de gros nuages qui filaient rapidement, un croissant de lune le regardait d'un air bienveillant.

3

Antioche / année 1102

La vie à Antioche, depuis près de trois années maintenant, était presque redevenue paisible. Les royaumes de Jérusalem, de Tripoli et de Chypre maintenaient une paix relative sur la région. On était bien loin des douloureux épisodes de prise des différentes villes, en particulier celle d'Antioche, en juin 1098, au cours de laquelle les croisés avaient perdu bon nombre des leurs.

Louis déambulait sereinement dans les ruelles de la cité et se souvenait encore de ces fameux combats en compagnie de Godefroy, Hugues, Robert de Flandres ou encore de son ami Renaud de Toul. Il revoyait les images des charges magnifiques des croisés vers les troupes de Kerbogha, qui, paniquées et surprises, avaient préféré battre en retraite, laissant la ville sans secours. Louis était maintenant commandant des forces de la ville et à ce titre assurait la protection

des habitants.

Ce matin, l'air n'était pas encore alourdi par cette torpeur qui ne tarderait guère et Louis en profitait pour parcourir l'un des nombreux marchés. Les étalages, de simples planches sur des tréteaux de fortune, présentaient aux chalands de magnifiques fruits et légumes colorés et gorgés d'eau et de soleil. Le marché commençait à peine à s'animer. Louis se dit qu'il ferait bien provision de quelques-uns de ces beaux fruits mais se demandait comment les rapporter bientôt en sa terre natale. Le voyage vers la Lorraine risquait d'être fort long. Peut-être emprunterait-il l'un de ces bateaux vénitiens qui repartait vers l'occident régulièrement. Il avait hâte de retrouver les paysages verdoyants de sa province tant aimée. Et puis, il repensa à sa jeune sœur Agnès, âgée de six ans maintenant et qu'il n'avait vue que deux ou trois fois avant son départ, petit corps rose et poupon, emmaillotté de langes et reposant dans un berceau d'osier. Il caressa machinalement la pierre verdâtre et translucide qui pendait à son cou. Cette pierre curieuse qu'un tout

aussi étrange pèlerin lui avait remise pour l'avoir sauvé d'une mort certaine.

C'était un peu plus tôt le matin, qu'il avait fait une curieuse rencontre.

Au détour d'une ruelle il avait assisté à cette scène :

Les cimenterres allaient s'abattre sur le vieillard qui se protégeait tant bien que mal de ses bras, lorsque Louis, qui passait là par hasard, piqua des deux et lança sa monture. Il avait dégainé son épée étincelante et criait à tue-tête. Les agresseurs, faisant volte-face, ne demandèrent pas leur reste et s'éclipsèrent rapidement, laissant en vie le vieil homme apeuré.

— Dieu te garde, messire ! Dieu te garde ! dit-il d'une voix faible.

— Ce n'est rien, mon brave. Je ne fais que mon devoir de chevalier et ne puis tolérer que deux vigoureux gaillards armés s'en prennent à un être sans défense. Mais où vas-tu ainsi et si lourdement chargé ?

— Je rejoins le port de Saint-Simeon, pour gagner Chypre où m'attendent mes enfants. Mais toi, tu n'as donc personne qui t'attende ?

— J'ai une famille en Lorraine, une jeune sœur que j'aimerais revoir et que je dois protéger. Je compte rentrer bientôt.

Le vieillard fouilla dans une sacoche de tissu qu'il portait en bandoulière et en sortit une pierre verdâtre et translucide, de forme oblongue, polie comme ces cailloux que l'on trouve sur les plages battues par les vagues.

— Prends ceci jeune chevalier, prends ceci.

— Je ne puis, brave homme. Mon métier n'est point fait pour recevoir récompense ou dédommagement. J'agis toujours en total désintérêt.

— Alors considère ceci comme un cadeau. Ainsi, tu ne peux refuser.

— Mais qu'est-ce que cette pierre ?

— Je n'en sais trop rien moi-même. Elle me fut donnée par mon aïeul Jérémie, qui la tenait lui-même d'ancêtres encore plus éloignés. Je ne sais pas grand-chose sur cette pierre, sinon qu'elle peut

porter chance et protéger.

— L'as-tu déjà vérifié ?

— Ne viens-tu pas de croiser mon chemin et de me sauver à l'instant même ?

— Effectivement, cela est bien étrange.

— Cette pierre peut, dit-on également, apporter l'éternelle jeunesse si l'on arrive à lire les signes. Elle peut aussi conférer d'immenses pouvoirs.

— Les signes ? Quels signes ?

Le vieillard éleva la pierre dans la lumière rasante de cette fin de journée, la tenant entre son pouce et son index décharnés. Des signes cabalistiques apparaissaient, comme flous et dansants, courbes et spirales entrelacées sur le pourtour de la pierre.

— Les vois-tu ainsi ? demanda le vieillard.

— Oui, je vois des signes. Mais personne ne les a déchiffrés ?

— Pas à ma connaissance. Il faudrait pour cela rencontrer la personne adéquate ou s'adresser à des érudits, des copistes peut-être. Allez, prends cette pierre.

— Je l'accepte, répondit Louis. Je pense en faire cadeau à ma jeune sœur. Je te remercie.

Le vieillard acquiesça d'un clignement des yeux et, réajustant sa sacoche et reprenant en main le lourd bagage qui était tombé sur le sable, il tourna le dos, reprenant son chemin d'un pas lent mais assuré.

Au bout de la ruelle, après un étalage de courges énormes, un attroupement retint l'attention de Louis. Des clameurs laissaient à penser qu'une dispute était en cours. Sans doute une histoire de marchandage comme il en arrivait si souvent et qui généralement se terminait sans problème. Louis s'approcha, fendait résolument la foule qui s'était approchée.

— Holà ! Holà ! Que se passe-t-il par ici ? Un ennui ?

Il était dans le cœur du groupe formé par les badauds lorsque le cercle se referma sur lui, la pression des gens se faisant plus forte.

— Mais qu'est-ce que... ?

Il réalisa que tout ceci sentait le piège à plein nez. En effet, de cette foule compacte, deux personnages s'étaient rapidement détachés. L'un d'eux saisit le cordon qui retenait la pierre et d'un coup sec le cassa, récupérant ainsi le précieux objet. Le second agresseur avait dégainé un coutelas et lui porta un coup dans les côtes, sur le côté droit. Un éclair doré aveugla Louis qui s'effondra. Déjà, deux gardes armés se penchaient, effarés et inquiets.

— Messire, messire Louis !

Louis tendit le bras vers l'avant.

— Le talisman... le talisman. Retrouvez-le...

Agnès.

Un voile noir tomba devant ses yeux.